

*Je dédicace ce livre, comme
l'arbre dissémine son pollen un jour
de brise, à Patricia mon amour
soutien de toujours, à mes enfants
Éléa et Gauthier, à mes parents, à
Olivier L. ainsi qu'à tous mes amis
qui vont se reconnaître à travers ces
quelques mots...*

Aujourd'hui notre Dieu est avec moi. Aux premières lueurs du soleil sur la cime des arbres, j'irai prendre la posture du jaguar pour observer la mer.

Le jour est levé depuis peu, la température augmente doucement. Tajar est soulagé de laisser sa place, il va pouvoir dormir, récupérer de sa nuit de veille. Par un soleil timide, la canopée m'apporte ombre et fraîcheur. S'en suivent de longues heures d'attente à regarder une mer turquoise et le sable blanc d'une plage sans fin. Des légers bruissements, qui proviennent d'un palmier, à quelques mètres, attirent mon attention. Je m'avance sans bruit à travers les fougères et découvre, en bout de branche, des vers noirâtres, de la taille d'un doigt, affairés à dévorer le feuillage. Je souris, j'en saisis un et le porte à ma bouche. Je le mâche avec plaisir, je savoure...

— Ajay ! Arrête de manger ça, tu vas te gâter les dents !

Mon ami revient, il a oublié sa sarbacane contre un arbre. Son arme retrouvée, il repart en direction du village. Durant ces longues heures d'attente, je pense à Nagina. Il y a trois lunes, elle a accepté de m'accompagner à la fête de notre village de Radji. Quel bonheur... Sous un ciel étoilé, nos mains et nos bouches se sont rencontrées.

Les battements de mon cœur avaient frappé ma poitrine comme la pluie notre terre.

Puis ils s'étaient amplifiés pour que le monde entier profitât de cette musique.

Nagina est séduisante, grande avec une jolie chevelure foncée et une peau brune comme tous les Indiens arawak de la tribu des Taïno. Elle vit nue comme toutes les femmes

sans mari de notre tribu. Un jour peut-être, elle portera un pagne en mon honneur pour officialiser notre union. Des ombres à l'horizon sur la mer me sortent de mes rêveries, je vérifie par deux fois pour être sûr, pas d'erreur possible, c'est le grand jour, il faut que je parte l'annoncer au peuple... Cette nouvelle ravit Guacanagari, notre chef.

— Tu es sûr de toi ? Ta vision a-t-elle été aussi perçante que celle de l'aigle qui plane dans le ciel ?

— Oui, je te l'assure.

Il ordonne alors à quelques hommes de Radji de prévenir les Youkayéques des villages de l'île pour qu'ils alertent à leur tour les chamans et les villageois. Il demande également aux femmes de confectionner des colliers de fleurs et de rassembler leurs bijoux.

Tajar et moi partons annoncer la nouvelle à Diego de Harana et Rodrigo de Escovedo. L'information les fige, les traits de leurs visages se durcissent, ils avaient oublié qu'un jour « Ils » seraient de retour. L'inquiétude et la peur naissent dans leurs regards, comme s'ils venaient de croiser le diable. Leur respiration s'accélère, de petites gouttes de sueur perlent sur leurs tempes et viennent mourir sur leurs joues.

Ils sont avec nous, dans notre île, depuis l'hiver dernier. Ils faisaient partie des trente-neuf hommes restés suite au naufrage de leur bateau sur les récifs, cette étrange nuit qu'ils appellent « Noël ».

Il y a bien longtemps qu'ils ont déserté le fortin appelé « La Navidad », édifié par leurs compagnons dans la baie de notre île qu'ils nomment dans leur langue « hispaniola », avec les restes de bois de leur bateau la *Santa Maria*, avant qu'elle ne sombre à jamais dans les abîmes de l'océan à la suite d'une erreur du pauvre Pedro de Acevedo.

Tant d'événements sont advenus depuis ce jour...

Nous les quittons sans bruit, les laissant seuls avec leur conscience et leur Dieu.

La lune a chassé le soleil à l'horizon, lui demandant d'illuminer l'océan de sa plus belle couleur vermillon. Les hommes et les femmes de l'atoll sont réunis au centre de l'île dans une clairière située entre les hautes chaînes de montagnes et les plages du ponant. L'ambiance devient oppressante, la foule est excitée, agitée, ici et là des personnes chantent, dansent en attendant sa venue. Les hommes s'en donnent à cœur joie sur les tam-tam, la mélodie se propage dans l'air et le sol comme le vent dans les feuilles d'un arbre.

Guacanagari porte, pour la cérémonie, une coiffure de plumes multicolores, un masque fait d'os incrustés de pierres précieuses, une grande tunique rouge ainsi qu'un collier orné d'une magnifique pierre de jade verte translucide en forme de dent de requin. Son visage est fermé, son regard reflète une détermination sans faille. Debout au sommet d'une falaise, il les regarde. Ils sont tous venus, les Youkayéques, les chamans et les villageois. Il se saisit de la dent de requin de son collier, et la lève vers le ciel et dit :

— Peuple taïno, prions notre Dieu Juracan, afin qu'il nous apporte son aide. Ce soir, agissons comme l'a décidé le conseil des sages de l'archipel. Demain, nos femmes iront accueillir nos hôtes sur la plage. Nous leur ferons oublier les longs jours de mer et de tempêtes. Cette nuit, buvons le « ouïcou » comme le veut le rituel de notre tribu.

Drapées dans des pagnes colorés, les femmes s'activent autour des braises. Poissons grillés, purées de patates douces, bouillies de mangues et de papayes seront servis aux invités accompagnés d'*agies*¹. Ici et là, des pécaris embrochés rôissent, libérant un délicieux fumet. Les saveurs se mélangent dans l'air, déclenchant les prémices des plaisirs du festin qui se prépare. Je me faufile à travers cette foule pour gagner l'endroit où sont disposés les pots de miel, les

1 Pain fabriqué avec de la farine de manioc.

bananes, les fruits de la passion, les mangues et les papayes fraîches. À côté de moi, une vieille femme s'approche d'un panier où s'agit un nœud de serpents. Soudain, sorti vivant, l'un d'eux est décapité, éviscéré, plongé dans l'eau, dépecé, découpé et dégusté par quelques hommes. Un groupe de femmes s'avance vers moi coiffées de plateaux de nourriture, elles s'agenouillent pour les déposer au sol sur des feuilles de bananiers, comme des offrandes données à notre Dieu Juracan. Lentement, elles se redressent, font demi-tour avant de repartir, elles sont dévorées et digérées par une foule oppressante.

Une fois mon repas terminé, Tajar me prend le bras et m'attire à l'orée de la clairière, loin de toute cette agitation et de ce brouhaha.

— Ce soir, comme nous n'avons pas à veiller face à l'océan, ça te dit une marche en forêt ?

— D'accord, mais à condition qu'on ne revienne pas trop tard. Demain je veux être en forme pour assister à leur retour.

— Partons tout de suite pour une sortie qui ne durera pas plus d'un cycle de marée.

Nous nous enfonçons sans bruit dans la forêt silencieuse, accompagnés par une nuée de moustiques qui nous ont pris en chasse. L'univers dans lequel nous avançons est inquiétant, l'envol de quelques chauves-souris nous fait sursauter. Nous devons être très vigilants car, Tajar le sait aussi bien que moi, la nuit, la forêt est le royaume de chasse du terrible macagua², serpent qui donne la mort en quelques minutes et des araignées dont certaines peuvent atteindre la taille d'une main. Contrairement à nous, la nuit, ces prédateurs sont dans leur élément et le manque de lumière ne les perturbe pas dans leur attaque nocturne, bien au contraire...

2 Macagua : espèce de serpents venimeux de la famille des Viperadae.

— Tajar, tu ne trouves pas l'absence de gibier de ce soir étrange ? Depuis que nous sommes partis, nous n'avons rien croisé. Je sais que nous ne sommes pas venus chasser, mais d'habitude ce coin de forêt regorge d'animaux sauvages.

— Ne t'inquiète pas, avançons plutôt en silence si tu veux avoir la chance d'en croiser pour les admirer !

— Tu as sans doute raison, à partir de maintenant je ne dirai plus un mot !

Nous reprenons notre marche et avançons pieds nus, d'un pas lent et précis, en direction de la côte quand, brusquement, Tajar bondit se réfugier derrière le tronc d'un cocotier courbé ; je l'imites sans réfléchir.

Il me montre du doigt une lueur sur la crête qui domine la grande plage. Une odeur de fumée de brindilles et de bois vient nous chatouiller les narines.

Nous glissons en silence vers notre proie. Nous percevons désormais le crépitement des flammes et distinguons une silhouette qui s'active à remettre du bois.

Tajar s'approche de moi pour me chuchoter à l'oreille :

— Regarde à droite du feu, on dirait qu'il y a une autre personne qui est couchée dans l'herbe.

— Tu as raison, mais j'ai du mal à la distinguer.

Nous ne tardons pas à reconnaître Diego de Harana. Que fait-il ici en pleine nuit ?

Avec qui est-il ? Mon sang se glace dans mes veines, je n'arrive plus à retrouver mon souffle, à l'instant même où je reconnais la deuxième personne.

Cette découverte m'affecte tellement que je suis saisi de tremblements incontrôlables. Il me faut attendre, caché dans l'herbe, quelques instants sans bouger, en tentant de respirer profondément, pour atténuer ma colère. Je ne le pensais pas capable de me trahir à ce point. Mon amitié envers lui vient de se transformer en haine. Tajar le perçoit et me saisit la

main pour me demander de me calmer, il me fait signe de reculer doucement.

Nous retournons sur nos pas, suffisamment loin pour être ni vus ni entendus.

— Je ne sais pas ce que je dois faire.

— Tu ne dois pas te mêler à cette histoire, ils ont le droit de se voir ! Si les sages et les chamans de notre tribu ont décidé le jour de ta naissance de t'appeler Ajay, ce n'est pas le fruit du hasard, ils l'ont fait car notre Dieu t'a donné la dimension céleste de ton prénom, qui veut dire « l'invincible ». Tu comprends mieux pourquoi cette épreuve ne doit pas t'affecter ? Crois-moi, ce n'est rien, rien qu'une histoire d'amour entre deux êtres, je t'assure ça ne vaut pas la peine que tu t'énerves pour si peu, des femmes tu en as et tu en auras autant que tu le souhaites, pour cela il faut seulement que tu ouvres les yeux !

Nous repartons silencieusement vers notre village, mais je garde en moi de mauvaises pensées pour cet homme venu de la mer.

Ensemble nous regagnons nos *bohios*³, nous nous séparons pour aller dormir dans nos hamacs. J'ai du mal à trouver le sommeil, les images de cette soirée tournent en boucle dans ma tête comme le vol des vautours sous le soleil. Doucement, je m'évade pour le royaume des songes.

Le sifflement des oiseaux et le chant des coqs me ramènent dans le monde réel. J'enfile mon tapparabos⁴ en peau, je prends ma sarbacane en bandoulière avant de sortir.

Les femmes ont remis du bois sur les cendres incandescentes des feux de la nuit. Pour déjeuner, je prends une banane, un bol de manioc, j'étale du miel sur une galette de pain ainsi que de la bouillie de papaye.

3 Case traditionnelle des Indiens taïno.

4 Cache-sexe indien fabriqué à partir d'un morceau de cuir tenu à la taille par une lanière.

Un groupe d'enfants joue à courir après un chien, une petite fille trébuche juste devant moi avant de tomber lourdement au sol. Péniblement, elle se relève seule, sa mère lui demande de faire plus attention si elle ne veut plus se faire mal. La jeune fille en pleurs la regarde, je ne sais pas si elle a saisi le message en cet instant de douleur. La vie est ainsi faite : pour mûrir, nous devons recevoir toutes sortes de coups, cette petite fille vient de se faire mal en tombant pour apprendre à courir, et moi, quel apprentissage notre Dieu a-t-il voulu m'offrir en mettant sur ma route Diego de Harana ?

Veut-il m'enseigner l'indulgence et l'indifférence, ou au contraire la haine et la violence ?

Toutes ces pensées se déplacent dans ma tête comme des nuages dans un ciel de tempête, sans que je puisse les arrêter. Pourquoi faut-il que ce soit toujours sur moi que s'abatte ce genre d'afflictions ?

Si seulement je n'avais pas oublié de prévenir mes parents comme j'avais prévenu le groupe de paysans que j'avais croisé juste avant, ils n'auraient jamais emprunté ce chemin. Je le savais pourtant, je devais prévenir tout le monde dans mon village que les terribles Caribas⁵ étaient de retour, venus chasser dans la forêt qui bordait la plage du ponant. Je l'ai fait pour presque tout le monde, j'ai seulement oublié de prévenir mes pauvres parents. Guacanagari et le conseil des sages m'avaient tout enseigné, je connaissais parfaitement les mœurs barbares des Caribas, je sais que chacun des prisonniers est conscient que sa mort est inévitable et qu'il va être le repas de ses ennemis, les Caribas les laisseront sans répit, passant des journées entières à les insulter. À l'un, ils diront qu'ils ont mangé son père, à l'autre son oncle et qu'ils ont donné les restes aux chiens. Parfois ces Indiens d'apparence joviale et paisible gardent un mois ou deux leurs prisonniers s'ils ne les jugent pas

5 Appellation donnée par Christophe Colomb aux Indiens des Antilles.

assez gras pour être mangés de suite. Ils leur coupent le membre, au début je pensais que c'était par jalousie au sujet des femmes, mais Guanaguari m'a dit qu'il n'en était rien, qu'ils avaient coutume de faire cela pour qu'ils engraisent plus vite. Quant aux femmes prisonnières, ils ne les tuent jamais, ils les utilisent pour qu'elles livrent régulièrement un bébé à manger. Dans leurs maisons, mes frères ont découvert des têtes accrochées sur chaque mur, des paniers et des coffres remplis d'os humains. Le jour venu, ils leur lient les mains derrière le dos. Ils les peignent et leur graissent le corps avant de les parer d'ornements.

Le matin de la funeste cérémonie, nos cannibales préparent un riche festin avec bon nombre de boissons différentes auquel ils convient toute la population des environs. Alors on y mène les prisonniers, on leur fait partager les boissons comme s'ils étaient des invités et non pas comme ceux qui vont être les principaux acteurs d'une sanglante et inhumaine tragédie. Cependant, hors du village, en haut d'une petite montagne rocheuse, les préparatifs pour cette fête macabre continuent. On plante des gros piquets en terre sur lesquels seront attachés les condamnés avant que ne débute le rituel de la mise à mort. Puis ils apportent des grandes grilles qu'ils ont soigneusement fabriquées, sur lesquels sont disposées des branches de lépiné blanc réputé pour ces épines acérées. Ils allument par la suite de grands feux.

Quand tout est prêt et qu'ils sont à moitié ivres, ils débute une marche avec leurs flûtes et leurs tambours, suivis par les prisonniers ornés de parures. Ceux-ci sont conduits par celui qui les a capturés. La mise à mort débute toujours par le hurlement des tambours, les victimes sont avancées une par une au bord du précipice avant d'être poussées dans le vide de manière à ce qu'elles tombent quelques hauteurs plus bas, toujours vivantes, sur les grilles de bois. En sang, et tailladées de toutes parts, elles subiront ce rituel dix fois, pour les plus résistantes. Les Caribas, avant que leurs proies ne rendent leur dernier souffle, les achèvent en leur tranchant la tête.

En oubliant de les prévenir, j'ai conduit mes parents directement dans les bras de leurs bourreaux. Capturés, attachés, ils ont été jetés dans les pirogues. Leurs attaques éclairs terminées, ils sont repartis dans leur île accompagnés de leur dîner. Aidés d'une centaine d'hommes bien armés sur une vingtaine de pirogues, nous les avons suivis pour débarquer sur leur territoire avec pour seul objectif de trouver et libérer mes parents. Nous avons combattu avec férocité jusqu'à la tombée de la nuit. Malgré nos nombreuses pertes, notre détermination est restée sans faille. Avec l'arrivée en renfort de mes frères indiens pour nous porter assistance, nous avons fini par les repousser avant de les voir déguerpir dans les montagnes. J'étais conscient que le temps ne jouait pas en notre faveur, mais comme tout bon guerrier, je ne perdais pas espoir de pouvoir libérer mes parents, parce qu'il n'y a pas une chasse dont je ne sois pas sorti vainqueur. Nous sommes partis à leur recherche dans cette forêt si épaisse qu'aucune étoile ne peut venir vous rendre visite. Nous avons cherché jour et nuit dans ce royaume des ténèbres tous les indices qui nous conduiraient à eux. Notre traque a duré trois jours. À l'entrée du village, je fus pris de tremblements, ces tressaillements que je ne pouvais pas contrôler, ceux qui émanent du plus profond de votre être et qui font corps avec l'âme. J'ai essayé de lutter, de reprendre le dessus, de me comporter comme un guerrier, mais c'était impossible, je me suis retourné et baissé pour vomir. J'étais impuissant : devant moi, plantées aux extrémités de longues perches, à la vue de tous, étaient exhibées les têtes de mes parents. Leurs corps étaient empalés et rôtissaient au-dessus de braises ardentes. Les fumées et les odeurs de cette cuisson pénétraient en moi à chaque inspiration et m'horrifiaient. Entre deux haut-le-cœur, j'ai crié, pleuré, pour que l'on jette au plus vite de l'eau sur ces feux, cet air me donnait des nausées. Les vieilles cuisinières qui n'avaient pas eu le temps de fuir ont été capturées et regroupées. Après avoir hurlé à la mort pour extérioriser ma haine, j'ai saisi un rondin de bois qui était resté au sol, et c'est de toutes mes forces que je leur ai broyé le crâne comme on éclate la carapace d'un crabe

que l'on souhaite dévorer. La barbarie passée, accompagné de mes hommes, nous avons récupéré les restes de mes parents. Nous les avons ramenés sur la plage pour les incinérer comme l'exigent nos coutumes. Ces images hantent mon esprit, elles sont ancrées en moi comme le parasite fait corps avec sa victime. Chaque fois que je me couche, que je ferme les yeux pour m'endormir, je revois leurs visages rayonnants. Tant d'amour et de complicité se dégageaient de ce couple, ils nous montraient le chemin comme une étoile guide dans une nuit sans lune. Je ne me remettrai jamais de cette erreur.

Un perroquet de toutes les couleurs picore des fruits à quelques mètres de moi, il me sort de mes songes en attirant mon regard. Tajar est venu me rejoindre pour prendre son repas.

Ce matin, contrairement aux autres jours, nous ne nous parlons pas, nous observons la nature qui grouille déjà de vie alors que nous, nous émergeons seulement du royaume des chimères. Notre repas ingurgité, nous rattrapons et suivons un groupe d'hommes à travers la forêt en direction de la plage du soleil couchant. Nous progressons doucement sous un astre généreux qui nous inonde de sa chaleur matinale. La première partie du chemin est toujours plus difficile car nous devons franchir les crêtes montagneuses en serpentant sur un sentier de terre sinueux et étroit. En aucun endroit, le sol est lisse comme le sable d'une plage travaillée par la mer. Nous redescendons tranquillement vers les plages pour les voir arriver avec la marée. Le col passé, la route devient agréable, la température baisse au fur et à mesure que nos pas survolent la descente. Tajar profite de ce moment agréable pour me parler :

— Ta blessure d'hier soir m'a beaucoup affecté, Ajay n'hésite pas à venir me voir, si tu as besoin d'aide pour affronter cette épreuve que Juracan a mise sur ta route.

— Je te remercie Tajar, je sais que je peux compter sur toi comme l'arbre sur l'eau pour se développer. Cette désillusion, je dois m'en nourrir pour grandir, je dois seule-

ment reconnaître qu'elle est difficile à vivre. Mais ne t'inquiète pas, je vais la surmonter. Comme tu sais ma vie est semée de malheurs les uns plus durs que les autres. Je ne sais pas pourquoi le sort s'acharne sur moi. Mais c'est ainsi, il faut faire avec.

Nous marchons ensuite en silence jusque l'arrivée sur cette plage où toute l'île s'est réunie. Contrairement à d'habitude, le calme de ce lieu a cédé place au brouhaha et à l'impatience d'une foule qui se prépare à vivre un événement important.

Malgré cela, les nombreux cocotiers qui bordent la plage restent impassibles face à cette effervescence de vie qui se propage. Les animaux ont quant à eux déserté les lieux pour se mettre à l'abri. Cette disparition laisse s'installer une sensation de mal-être, comme si nous vivions une transition vers un avenir lourd de conséquences pour notre peuple. Pourtant, il chante, danse à son arrivée.

Guacanagari apparaît sur le sable accompagné de tous ses serviteurs. Les femmes nues ont revêtu des colliers de coquillages et ont dispersé des jolies fleurs dans leur chevelure noire pour fêter le retour des hommes de la mer.

Il s'adresse à nous :

— « Juracan » est fier de nous, nous sommes tous au rendez-vous, comme l'avait exigé le conseil des sages et des chamans. Accueillons nos hôtes, tel que la prophétie l'a ordonné.

Le discours achevé, nous nous retournons vers la mer pour attendre leur venue.

Durant cette longue période, le soleil au zénith attaque les plus malchanceux d'entre nous qui n'ont pas su trouver une place à l'abri de la végétation luxuriante qui borde la plage. Rien n'arrête ses morsures, pas même l'argile que

nous étalons sur notre peau pour essayer de déjouer ses agressions.

Soudain, le cri d'une femme nous sort de notre demi-sommeil : « Ils arrivent ! »

Elle les pointe du doigt, désignant une petite embarcation dans laquelle plusieurs hommes rament tandis qu'une personne debout à l'avant de la chaloupe nous fait face. Ils s'éloignent des grands bateaux pour venir à notre rencontre.

Nous quittons la protection des arbres pour avancer vers ces étrangers. La foule est comparable à un troupeau d'animaux en mouvement, imprévisible, indomptable, sans que personne ne puisse prévoir sa réaction dans l'instant suivant.

Guacanagari le perçoit :

— Vous devez vous comporter comme l'a exigé le conseil des sages, et pas autrement notre destinée en dépend ! Je n'accepterai aucun débordement, les fautifs s'expliqueront avec nos chamans !

À ces mots, l'hystérie, l'agitation de la foule disparaissent.

Ils sont huit à bord du petit bateau, au fur et à mesure que le temps s'écoule, leurs silhouettes grandissent.

Tajar me tape sur l'épaule avant de me dire :

— Ils ne vont pas tarder à poser le pied sur notre plage !

— Rapprochons-nous de la mer pour les voir arriver de plus près.

— D'accord, allons-y.

Nous avons du mal à nous faufiler parmi cette marée humaine.

Le canot porté par une vague turquoise finit sa course sur le sable dans une gerbe d'écume blanche. Des hommes

aux reflets d'écaillés de poisson, chaussés de bottes en cuir, en descendent.

Guacanagari, drapé d'une tunique rouge, paré d'un collier de jade, s'avance en exhibant une longue coiffe de plumes d'aigle noires et blanches. Il leur adresse un large sourire avant de les saluer dans leur langue. Christophe Colomb et ses proches ne répondent pas, cette prouesse linguistique les laisse sans voix. L'effet de surprise passé, ils reprennent cet air arrogant qu'ils avaient exhibé lors de leur premier voyage. Le temps a passé, mais ce sentiment de supériorité ne les a pas quittés.

Ils sont loin de se douter que nous sommes plusieurs dizaines à parler leur langue : l'espagnol.

— Bonjour Guacanagari, je n'en crois pas mes oreilles, c'est impensable, comment est-il possible qu'en une année, vous ayez réussi à apprendre notre langue ? Aujourd'hui, vous maniez désormais la langue de notre Sainteté la reine Isabelle et de son mari le roi Ferdinand avec des fautes certes, mais vous parlez quand même espagnol ! Vous êtes vraiment une personne surprenante, douée d'une intelligence exceptionnelle pour l'avoir appris aussi vite.

— Je devoir cette réussite à la patience et l'éducation et que je recevoir de vos hommes qui être rester sur notre île pendant votre absence. Je suis désolé pour les fautes, je travailler encore pour corriger cela.

— Cette modestie est une preuve supplémentaire de votre grandeur ! Je vous remercie pour l'accueil que vous nous avez réservé, mais sans vouloir être discourtois, je ne vois pas mes « professeurs » qui sont restés en votre compagnie.

— Pas d'inquiétude, tout à l'heure vous, les rejoindre dans leur « salle de classe », mais avant cela, je informer vous qu'ils dîner avec vous ce soir. Pour que toutes ces journées de mer, de tempêtes, que vous avoir affronter pour revenir sur notre île, n'être plus qu'un lointain souvenir, nous avoir préparer pour vous une fête avec musique et danse et plaisirs de la bouche.

Les remerciements échangés, Christophe se retourne vers l'un de ses hommes pour lui donner des instructions. Une fois ces dernières passées, de nombreux canots provenant des bateaux mouillés en mer font route vers l'île. Ils déversent leurs cargaisons de Conquistadors avant de repartir doucement au large pour recommencer leurs va-et-vient.

Le soleil aura eu le temps de rejoindre les entrailles de la terre avant que ces mille deux cents hommes nous rejoignent tous sur le sable.

Ils sont là, devant nous, regroupés sur la plage. D'étranges créatures de grande taille ont fait leur apparition, elles sont richement caparaçonnées. Des Conquistadors habillés de satin et de brocart et fastueusement équipés sont assis sur leurs dos, en paradant sous nos yeux. Ces animaux que Tajar et moi observons pour la première fois nous semblent étrangement dociles. Nous restons néanmoins sur nos gardes, ils sont si grands et si puissants que la moindre ruade serait sans doute fatale pour le malheureux qui en serait la victime. Pour le moment les chevaux semblent très calmes, s'ils ne l'étaient pas, personne ne pourrait rester sur eux. Deux hommes suffisent à peine pour neutraliser un pécarí qui est vingt fois plus petit !

Disposant d'épées métalliques, d'armes à feu et de lanciers à cheval, ces « Envahisseurs » évoluent au milieu de notre peuple avec une grande arrogance.

Nous nous frayons un chemin parmi la foule pour nous isoler.

— Ajay, va informer discrètement Guacanagari de notre découverte, me demande Tajar.

— J'y vais tout de suite, on se retrouve plus tard dans la clairière.

— D'accord.

Nous partons par deux sentiers différents par une nuit sans lune. Sur la plage, je retrouve notre chef sans difficulté, il est en pleine conversation avec Christophe Colomb.

Je m'adresse à lui, dans notre langue qu'aucun Espagnol ne peut comprendre.

Je l'informe de notre découverte, au sujet des marins restés à bord pour garder les dix-sept bateaux.

— Merci de m'avoir prévenu aussi vite. Pars immédiatement dans le village de Torémis prévenir Vibhishan pour que deux cents hommes se tiennent prêts à prendre la mer cette nuit...

Guacanagari se retourne vers son invité, lui sourit et le prie de bien vouloir l'excuser pour cet entretien inattendu avec l'un de ses hommes.

— On m'informe que nous être prêts pour le repas. Nous partir maintenant, nous devoir marcher une bonne heure pour atteindre le lieu des festivités.

— Montrez-nous la route, j'ordonnerai à mes hommes de vous suivre.

Par une nuit sans lune, Christophe Colomb et ses marins s'engouffrent dans la forêt par un chemin étroit : une longue ascension les attend. Ils sont précédés par mes frères indiens qui avancent dans l'obscurité comme des chauves-souris dans la nuit.

Nos dieux ont préféré à la lumière d'une lune généreuse les ténèbres d'une forêt où sévissent des nuages de moustiques aussi affamés que les terribles Indiens Caribas.

J'observe depuis la plage, adossé contre un rocher, leur progression. Les Conquistadors et leurs torches m'offrent une procession. La forêt, lentement mais incontestablement, les dévore, faisant disparaître tout signe de leur passage...

Il est temps pour moi d'aller vers mon destin. J'en suis sûr, un lièvre n'atteindrait pas le village de Torémis avant moi.